Le Numéro : 75 centimes



1re SÉRIE

« Tout est bien qui sert la Patrie. »
ALEXANDRE MILLERAND.

Les Chants de Bataille et de Victoire

de

Théodore BOTREL

Engagé Volontaire. — Chasseur A. H. de 1re classe aux 24e et 68e Bataillons.
Décoré de la Croix de Guerre (3 citations, 1 blessure). — Décoré de la Médaille Militaire « pour avoir (au cours de ses 1.500 auditions dans les Tranchées et Bivouacs ou à bord des Navires, sur tous les Fronts de terre et de mer : France, Belgique, Asiago, Orient) donné constamment des preuves éclatantes de son inlassable dévouement et de son mépris absolu du danger. »

... Quand Attila, semant la mort,
Lance ses hordes cannibales,
Tout est bon qui meurtrit et mord :
Les Chansons, aussi, sont des balles !...
Th. B.

Mes Clayronnées

N'attendez pas que je vous plaigne
Fiers soldats, rudes matelots ;
Que, sur votre sort ma voix geigne
Avec de sombres trémolos ;

N'attendez pas, mes camarades,
Que j'aille amollir votre ardeur
Par de vaines jérémiades
Qui ne me viendraient pas du cœur ;

Le vin tiré, reste à le boire :
Le nôtre est tiré, compagnons !
Buvons-le vite à la victoire
Finale de nos bataillons !

Nous n'avons pas cherché la guerre,
Mais, vingt dieux ! puisqu'on nous la fait,
Nous ne nous arrêterons guère
Que Guillaume à jamais défait.

Quand l'Alsace criait : « A l'aide ! »
Sous la botte de ce larron,
Petit sergent de Déroulède
J'ai, vingt ans, sonné du clairon.

Et, jusqu'à ce que l'on m'égorge,
Tant bien que mal — même râlant —
Je veux sonner à pleine gorge
Comme Déroulède et Roland :

Et ma chanson, alerte et pure,
Rythmant votre sublime essor
Ne s'arrêtera — je le jure —
Que vous triomphants... ou moi mort !
(2 Août 1914).

La lettre du Soldat

Air : *La Lettre du Gabier.*

« Hier matin, notre commandant
Nous a dit que le régiment
S'en allait partir à la guerre...
Par la présente votre fieu
S'en vient vous dire son adieu,
Bonne grand'mère.

J'aurais bien voulu, cor un coup,
Mettre mes bras à votre cou
Tout comme au temps de mon enfance ;
Mais, l'un et l'autre, oublions pas
Qu'à présent votre petit gâs
Est à la France !

Paraît qu'on va voir les Prussiens
Avec tout un tas d'autres chiens :
Ils seront battus par les nôtres !
Si je vas au « front », faudra voir :
Je saurai faire mon devoir
Comme les autres !

Toujours d'attaque et point bancal,
Je veux revenir caporal
Ou, mieux encor, sergent peut-être ;
Avec mes galons frais cousus
Je rirais si vous n'alliez plus
Me reconnaître !

Embrassez pour moi, voulez-vous,
La Marie aux bons yeux si doux,
Celle à qui, chaque jour, je pense ;
Qu'elle me conserve son cœur :
Il sera, si je suis vainqueur,
Ma récompense !

Adieu ! pour de bon cette fois,
D'autant que, vraiment, je ne vois
Plus rien autre chose à vous mettre...
Jean-Louis,
Votre petit dernier,
Qui, sans finir de vous aimer,
Finit sa lettre !

Post-scriptum :

Si je meurs (dam ! faut tout prévoir !)
Priez Dieu pour moi chaque soir
Et réconfortez la Marie ;
Dites-vous — fières de cela —
Que je suis mort en bon soldat,
Pour la Patrie ! »

LES DEUX FRÈRES D'ARMES

Musique de Th. BOTREL

C'étaient deux Poi - lus qui, de-puis la guer-re, Bour-linguaient tou-
jours dans l'mêm' ba-tail - lon ; L'un é - tait d'Pa - ris et n's'en fai - sait
guè-re, L'autre é - tait un triste et doux gâs bre - ton. Ils a-vaient cou-
Majeur.
ru tous les champs d'ba - tail-le D'l' Marne à l'Y - ser, d'la Som-me à Ver-
dun. Quand fal - lait sor - tir, sous des pluies d'mi - trail - le, Cro-chés l'un à l'au-
tre ils n'faisaient plus qu'un.

C'étaient deux Poilus qui, depuis la guerre,
Bourlinguaient toujours dans l' même batail-
[lon :
L'un était d' Paris et n' s'en faisait guère,
L'autre était un triste et doux gâs breton ;
Ils avaient couru tous les champs d' bataille
D' la Marne à l'Yser, d' la Somme à Verdun ;
Quand fallait sortir sous des pluies d' mitraille,
Crochés l'un à l'autre, ils ne faisaient plus
[qu'un.

Quand l' Breton sentait flancher son courage,
Il faisait grav'ment, sans respect humain,
Un grand sign' de croix dans l' tir de barrage
Avec la grenad' qu'il tenait en main.
Quant au Parigot, lui, dans la fournaise,
S'il priait aussi, c'était point pareil,
Car il entonnait soit la *Marseillaise,*
Soit encor *Manon, voici le soleil.*

Puis, quand on s'en v'nait, au r'pos, vers l'ar-
Le fin gâs d' Panam' dégottait viv'ment [rière,
Un' bonn' petit' grange, un' gentill' fermière,
Des œufs, du pinard et tout l' tremblement.
Et c'étaient alors huit jours de ripaille,
Faisant oublier tous les maux soufferts :
Huit jours de flân'rie le dos dans la paille,
Ou de bonn's balad's le long des prés verts.

Mais un soir d'automn' qu'on n'y voyait goutte,
Un sal « crapouillot » s'en vint par hasard
Tomber dans l' mitan du poste d'écoute
Ousqu'étaient l' Nigouz et le Pantruchard...
Et les v'là tous deux, comme à pleines voiles,
Filant, vent arrièr', dans le firmament,
Tout en repérant les moindres étoiles
Afin d'y trouver un bon cantonn'ment.

Ils arriv'nt ainsi devant 'vieux Saint Pierre
Qui sort son Grand Livre et dit au Breton :
« Toi, qui n'as jamais manqué ta prière, [bon ;
« Entre au Ciel tout droit : ton p'tit compte est
« Quant à ton ami, c'est bien regrettable,
« Qu'il n' soit pas d' not' bord vu son impiété ;
« Qu'il fass' demi-tour et s'en aille au diable :
« Fais-lui tes adieux pour l'éternité ! »

« Ça n' s'rait pas honnête (répond l' gâs d' Bre-
[tagne),
« Car c'ti-là, cent fois, m'a tiré d'ennui :
« S'il va dans l'Enfer, faut que j' l'accompagne :
« J' peux plus être heureux, voyez-vous, sans
[lui. »
Et Saint Pierre leur dit, l' visag' tout en larmes :
« Moi qui reniai mon Ami, jadis,
« Je n' sépar'rai pas deux si bons frèr's d'armes :
« Entrez donc ensemble dans not' Paradis ! »

Les Coqs d'Or

Sur l'air du *Coq Rouge,* de Maurice BOUKAY et Marcel LEGAY.

I

— Coq d'or du clocher de Calais
Que vois-tu, là-bas, dans les Flandres ?
— Je vois tout un pays en cendres,
Sa Reine et son Roi sans palais !

II

— Coq d'or du clocher amiénois,
Que vois-tu qui te désespère ?
— Je vois la Vierge de Brébière
Sur son Jésus crisper ses doigts !

III

— Coq d'or du clocher de Soissons,
Que vois-tu, là-bas, dans nos plaines ?
— Je vois des hordes inhumaines
Ramper à travers nos moissons !

VI

— Coq d'or du clocher de Senlis,
Vois-tu Reims et sa basilique ?
— Je vois flamber la ville antique
De Jeanne d'Arc et de Clovis !

V

— Coq d'or du clocher de Vitry,
Que vois-tu, là-bas, dans l'Argonne ?
— Je vois la Forêt qui frissonne,
Comme pour un second Valmy !

IV

— Coq d'or du clocher de Nancy,
Que vois-tu, là-bas, vers Morhange ?
— Je vois des morts qu'il faut qu'on venge :
Des Héros..., des Martyrs aussi !

VII

— Coq d'or du clocher de Strasbourg,
Ne vois-tu rien venir de France ?...
— Je vois venir la Délivrance,
Qui s'avance au son du tambour !

VIII

— Coq d'or, prenez vite l'essor :
Qu'attendez-vous, là, dans l'espace ?
— L'Heure, proche, où l'Aigle rapace
Epuisé, s'offrira, demi-mort,
Aux ergots des Coqs d'or !...

Hardi, les Gâs !

Quoi ? Le tocsin sonne à l'église ?
C'est donc vraiment le branle-bas ?
Eh bien ! puisque l'on mobilise,
Hardi, les gâs !

Le Kaiser, d'un ton de rogomme,
Vient nous provoquer aux combats ?
Rallions tous comme un seul homme :
Hardi, les gâs !

Depuis trop longtemps il nous berne
Tout en faisant le fier-à-bras ;
Bouclons le sac et la giberne :
Hardi, les gâs !

Les Aigles de l'Autriche et celles
De la Prusse planent, là-bas ?
Rognons-leur donc, un peu, les ailes :
Hardi, les gâs !

Prise d'une sainte colère,
La France appelle ses soldats ?
C'est bon ! ne tremble pas, la Mère :
Voici tes gâs !

Et les voilà tous, ô Patrie !
Prêts, sitôt que tu le voudras,
A te donner, gaiement, leur Vie :
Hardi, les gâs !

Et, narguant fatigue et souffrance,
Chantant pour mieux rythmer le pas,
Comme ils vont te venger, ma France !
Hardi, les gâs !!!
(Samedi 1er Août 1914).

Ma " P'tite Mimi... "

Chanson des Mitrailleurs

Air : *La Petite Tonkinoise,* de CHRISTINÉ.

I

A la guerre,
On n' peut guère
Trouver où placer son cœur,
Et j'avais du vague à l'âme
De vivre ainsi sans p'tit' femme,
Quand l'aut' s'maine,
J'eus la veine,
D'être nommé mitrailleur.
Ma Mitrailleuse, ô bonheur !
Devint pour moi l'Ame sœur.

Refrain

Quand ell' chante à sa manière :
« Ta ta ta ta, ta ta ta ta, ta ta... ta... tère »
Ah ! que son refrain m'enchante ;
C'est comme un z'oiseau qui chante !
Je l'appell' la Glorieuse,
Ma p'tit' Mimi, ma p'tit' Mimi, ma Mitrail-
[leuse.
Rosalie me fait les doux yeux,
Mais c'est ell' que j'aim' le mieux !

II

Plein d'adresse,
Je la graisse,
Je l'astique et la polis
De sa culasse jolie
A sa p'tit gueu-gueul' chérie ;
Puis, habile,
J' la défile,
Et, tendrement, je lui dis :
« Jusqu'au bout, restons unis
Pour le salut du Pays ! » *(Refrain).*

III

Quand les Boches
Nous approchent,
Nous commençons le concert :
Après un bon « démarrage »
Nous précipitons l' « fauchage ».
Comm' des mouches,
Je vous couche
Tous les soldats du kaiser,
Le nez dans nos fils de fer
Ou les quatre fers en l'air ! *(Refrain).*

IV

Mais tout passe
Et tout lasse.
Mêm' la guerre... et, l'un d' ces jours,
(Ou bien l'un' de ces années)
Elle sera terminée :
Alors, vite,
L'on se quitte...
Glorieuse, ô mes amours !
Nous devrons à notre tour
Nous séparer pour toujours...

Dernier refrain

Après une salve dernière :
« Ta ta ta ta, ta ta ta ta, ta... ta... ta... tère »
En te voyant rendormie,
Je te dirai : « Chère amie,
« Fais dodo, ma Glorieuse,
Ma p'tit' Mimi, ma p'tit' Mimi, ma Mitrail-
[leuse ! »
Et des pleurs mouilleront mes yeux
En te faisant mes adieux.
(Tranchée de La Harazée, 22 octobre 1915).

Le “ Train des Soldats ”

Dialogue

« — Bien l' bonjour, monsieur l' chef de
Est-il passé l' train des soldats ? [gare :
— Non ! Il n' pass' point sans crier gare ;
Espèr', ma fille : il n' tard'ra pas.
— Ouf ! tant mieux ! Vrai, j'en suis tout
[aise :
J' tremblais d'être en r'tard à c' coup-ci !
— Mais, pourquoi donc, ma pauvr' Ger-
[vaise,
Viens-tu, quatr' fois par jour, ici ?
C'est-il point, dis, ma p'tit' drôline,
Que tu cherch's à voir un parent ?
— Non ! vous l' savez : j' suis orpheline...
Ni pèr', ni frèr' ! — C'est différent !
Donc, c'est un galant que tu guettes ?
Ne rougis point, va ! Y-a pas d' quoi :
T'as beau n'êtr' qu'un' gardeuse d' bêtes,
T'es gente ainsi qu' la fill' d'un roi !
— Oh ! les homm's ne m'agardent guère :
J' suis si pauvr' que j' compt' point pour
[eux...
Mais n'empêch' que, depuis la guerre,
Ils sont, tertous, mes amoureux
Oui, tous ceux-là qui, pour la France,
S'en vont s' fair' tuer là-bas, chaqu' jour,
J' les aim'... que c'en est une souffrance !
Mais, comment leur prouver c't amour ?
Nos « dam's » et nos « d'moisell's » — des
[riches —
(En ont-ell's de la chanc', cell's-là !)
Peuv'nt leur offrir de plein's bourriches
De fruits, de gâteaux, d' chocolat...
Mais, moi, d' l'autr' côté d' la barrière,
Quoi fair' ?... Ben, v'là : j' les r'gard'
[passer,
Et, n'ayant qu' ça dans ma misère,
J' leur envoie, à chaque, un baiser !

Au Cantonnement

Air : *Belleville-Ménilmontant*, de BRUANT.

Lorsqu'aux tranchées d'puis huit jours,
On nous crie, enfin : « d'mi-tour !
« V'là l'moment de s' fair' la paire
CHŒUR : A l'arrière »
La « relève » est, sans épates,
Faite la nuit, prudemment.
Et l'on r'vient, traînant la patte,
CHŒUR : Au cantonnement ! (*bis*)

Sitôt que les adjudants
Nous ont dit : « Rompez vos rangs ! »
On s' laisse tomber sur l' derrière,
A l'arrière :
Car la petit' fête commence
Par un bon somme... et comment !
Ah ! c' qu'on piqu' de chouett's romances !
Au cantonnement ! (*bis*)

Dans la paille on fait son trou
Là, ou là... et là, itou :
Toujours on s'arrange en frères
A l'arrière ;
Le chauffage ? on le remplace
En s' tenant chaud mutuell'ment ;
Dame ! y a pas d' Royal-Palace
Au cantonnement ! (*bis*)

Le matin, l'on boit son jus,
Et puis l'on n'en finit plus
De s' nettoyer la caf'tière,
A l'arrière :
Y en a mêm' qui prennent leur Tub...e
— Pigez-moi le *signe... al'ment* —
Dans un' caiss' de Bouillon Kub...e
Au cantonnement ! (*bis*)

Puis on va, chacun son tour,
Faire un brin de basse-cour
A la fill' de sa fermière,
A l'arrière :
C'est de l'amour platonique
Qui nous aide à passer l' temps,
A défaut d' plat plus tonique
Au cantonnement ! (*bis*)

Souvent, après l' déjeuner,
On voit l' Poilu s' transformer
En petit' « couturerière »
A l'arrière :
Nos épouses, après la guerre,
Seront épatées, sûr'ment,
De tout c' *qu'on apprend à faire*
Au cantonnement ! (*bis*)

Quand fait soleil, nous allons
Nous balader tout le long,
Tout le long de la rivière,
A l'arrière :
D'aucuns y taquinent l'ablette
(Sans rien prendr' naturell'ment) ;
Moi, j'y savonn' ma liquette,
Au cantonnement ! (*bis*)

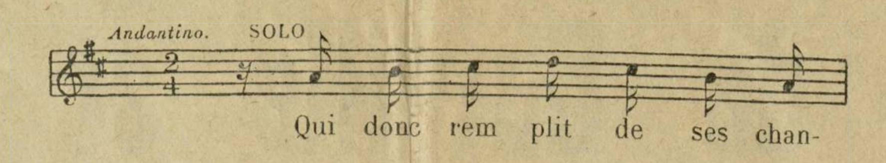
Lichés la soupe et l' pinard,
Le soir nous faisons dar-dar
Quelques manill's aux enchères,
A l'arrière :
Ou bien, en chœur, à tue-tête,
Nous chantons joyeusement...
On ne s'en fait pas un' miette,
Au cantonnement ! (*bis*)

Le moral y est bon comm' tout
Et s'ra kif-kif jusqu'au bout :
Qu'on l' dise à la France entière,
A l'arrière :
Les *ceuss* qu'en dout'raient bien vite,
N'ont qu'à s'en v'nir poliment
Nous « zyeuter » sous les marmites,
Au cantonnement ! (*bis*)

(*1916*)

C'EST LA JEUNESSE

Musique de Th. BOTREL



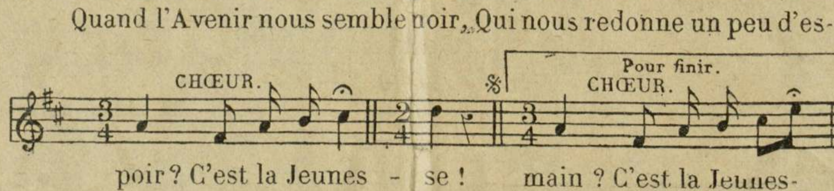
CHŒUR
sons Nos champs, nos bois et nos mai - sons? C'est la Jeunesse !

SOLO.
Qui donc éclaire notre ciel Comme un chaud rayon de so-



CHŒUR.
gais Nos cœurs aigris ou fa-ti - gués? C'est la Jeunesse !

SOLO.
Quand l'Avenir nous semble noir, Qui nous redonne un peu d'es-





I

Qui donc remplit de ses chansons,
Nos champs, nos bois et nos maisons ?
C'est la Jeunesse !
Qui donc éclaire notre ciel
Comme un chaud rayon de soleil ?
C'est la Jeunesse !
Qui réconforte et rend plus gais
Nos cœur aigris ou fatigués ?
C'est la Jeunesse !
Quand l'Avenir nous semble noir,
Qui nous redonne un peu d'espoir ?
C'est la Jeunesse !

II

Quand nos cheveux deviendront blancs,
Qui soutiendra nos pas tremblants ?
C'est la Jeunesse !
Plus tard, qui fermera nos yeux
D'un doux geste dévotieux ?
C'est la Jeunesse !
Qui donc nous ensevelira
Et — quelques jours — nous pleurera ?
C'est la Jeunesse !
Lorsque nous serons au tombeau,
Qui ramassera le Flambeau ?
C'est la Jeunesse !

III

Après nous, qui veillera mieux
Sur l'héritage des Aïeux ?
C'est la Jeunesse !
Qui donc, pour demeurer vainqueur,
Se fait des muscles et du cœur ?
C'est la Jeunesse !
Qui donc, instruite à nos malheurs,
Profitera de nos labeurs ?
C'est la Jeunesse !
Le blé semé par notre main
Qui le récoltera. Demain ?
C'est la Jeunesse !

A NOS FRÈRES BELGES

Sur la route de Louvain

Sur la route de Louvain, vain, vain, vain
[(*bis*)
Nous luttions deux contre vingt, vingt,
[vingt, vingt (*bis*)
Un' petit' laitièr' s'en vint
Dans sa p'tit' voiture à chiens (*bis*)
Sur la route de Louvain !

— Sur vos joues couleur carmin
Un baiser ça f'rait du bien !...
— Mon galant n'en saura r'en ;
S'il le sait, dira : C'est bien !...
Sur la route de Louvain !

— Un peu d' lait ça vous soutient
Quand on a grand' soif, grand' faim...
— Prenez vite et buvez bien .
Ça vaut mieux qu'un verr' de vin,
Sur la route de Louvain !

Prenez tout, ne m' laissez rien,
Ne m' laissez que mes deux chiens ;
Ceux-là sont pour les Prussiens :
Quand ils mord'nt, ils mordent bien...
Sur la route de Louvain ! »

Elle a lâché ses bons chiens
Dans l' milieu des rangs prussiens :
Comme à la chasse aux lapins
Ont mordu dans l'arrièr'-train...
Sur la route de Louvain ;

Tant mordu jusqu'au matin
Qu'ils sont morts sur le chemin,
Empoisonnés, c'est certain,
D'avoir mangé du Prussien
Sur la route de Louvain !

(Bruxelles, 19 août 1914).

Les Goths

Je viens d'explorer en Champagne
Châteaux et maisons de campagne
D'où l'état-major allemand
Vient de déguerpir lestement.

Quels stupides cambriolages !
Quels gâchis bêtes ! quels pillages
De la cave jusqu'au grenier !
Pis que Bonnot, pis que Garnier !

Sur chaque mur (car la muraille
Est le papier de la canaille)
Ils nous insultent, doublement
Nous insultant en allemand !

Ils traitent les vases de Sèvres,
Les vases du Japon, si mièvres,
Les vases de Rouen, les biscuits
Comme s'ils était tous... de Nuits ;

Bien que surpris à l'improviste
Nous les pourrions suivre à la piste :
Levons les pieds ! Pouah ! quelle odeur !
Enfin !!! *cela* porte bonheur !

Et *cela* soudain me rappelle
La boutade spirituelle,
— Fleurant, meilleur, l'ancienne Cour —
De la Marquise de Biencourt :

A ses hôtes d'une semaine
Montrant le sac de son domaine,
Elle dit — jupon tout troussé
Et le nez gentiment pincé — :

« La France a subi les ravages,
Messieurs, de trois hordes sauvages,
Goths, Ostrogoths et Visigoths :
Il lui manquait les Saligoths ! »

(Vitry-le-François. 14 septembre).

Arôk, Bretoned !... (1)

Marche des « Bretons-bretonnants »

Air de Taldir : *Sao, Breiz-Izel.*

I

(*Bis en chœur*).
Arôk, potred, gant « Rosali » ruziet
Gant goad ar Boched miliget
Leun a gouraj, lavaromp, laouen :
« Frans da Virviken !
« Frans da Virviken !

II

Ar Bleizi lous zo guzet n'o zoullou
Arôk ebars o « zranchéou » !
Tan ha Kurun war o c'hein melen !
Frans da Virviken !
Frans da Virviken !

III

An Tour d'Auvergne ha Gwesklin zo aman
O nijal ùs hor Rejiman
Evit youc' hal, ive, d'o mipien :
Frans da Virviken !
Frans da Virviken !

IV

Gant pebez joa — achu mad ar Vrezel —
Ni adwello hon Breiz — Izel !
Ni gano c'hoas, « euz a bouez hon fe :
Breiz da Virviken !
Breiz da Virviken ! »

(1) En avant, les Bretons !...

Le Défilé de la Victoire

C'est le jour de l'Apothéose :
Derrière leurs chefs à cheval
Nos Héros dans le matin rose
Marchent vers l'Arceau Triomphal :

Déridant son front redoutable,
Voici FOCH à l'œil sybillin...
(Pourquoi n'est-il pas Connétable,
Notre moderne DU GUESCLIN ?)

Près de lui, Joffre, en qui s'incarne
Le Miracle du premier jour,
Alors qu'il dicta sur la Marne
Son légendaire « demi-tour » ;

Voici l'ex-généralissime,
Le Vainqueur de Verdun, Pétain,
Complétant le Trio sublime
Qui fixa — France ! — ton Destin ;

Près d'eux, — un crêpe sur sa manche, —
Voici le Sauveur de Nancy,
Castelnau, qui tient la revanche
De ses deuils cornéliens. Voici

Ceux qui changèrent en déroute
Le dernier assaut du Kaiser :
Maistre, Fayolle, Humbert, Degoutte,
Debeney, Gérard, Hirschauer,

Ronarc'h et ses « gâs » impassibles,
Herr et ses sombres Artilleurs,
Estienne et ses tanks invincibles,
Duval et ses Aviateurs ;

Voici l'Entraîneur énergique
Au profit de César altier,
Mangin, le compagnon d'Afrique
De Marchand et de Baratier ;

Voici, cambrant sa fine taille,
Gouraud, le martyr immortel,
Gouraud, l'ange de la bataille,
Jeune et beau comme un saint Michel !

Mais, derrière eux, brillent des armes :
« Voici les Poilus !... Taisons-nous ! »
Et l'on sent que la Foule en larmes
Est prête à tomber à genoux,

Car ils sont les bons Anonymes,
Humbles soldats et caporaux,
Choisis parmi les plus sublimes
De nos plus sublimes Héros !

Sous sa grande Arche triomphale,
Paris les regarde passer,
L'allure grave et martiale,
Si grands... qu'ils devraient se baisser !

Ceux de Champagne et du Bonhomme,
Ceux de la Meuse et de l'Artois,
Des Dardanelles, de la Somme,
Des Eparges et du Vauquois,

Ceux du Vardar, ceux de Dixmude
Vont passer sous le bras levé
De la « Marseillaise » de Rude :
LEUR JOUR DE GLOIRE EST ARRIVÉ !

Mais tout en chantant l'allégresse
De ceux qui défilent là-bas,
Je songe, ici, plein de tristesse,
A ceux qui ne défilent pas :

Aux bons « Pépères » héroïques
Qui, déjà, sombrent dans l'oubli
Depuis qu'ils sont partis, stoïques,
Vers la charrue ou l'établi ;

Je songe aux aveugles sans nombre
Qui vont, à tâtons, devant eux,
Pour que la France, en sa nuit sombre,
Pût voir clair par leurs jeunes yeux ;

Je songe aux Mutilés atroces
Dont les saints moignons se tendront,
Toujours, vers leurs bourreaux féroces
Et pour jamais les maudiront ;

Je songe aux « Gazés » poitrinaires,
Aux prisonniers de ces démons,
Qui, jeunes valétudinaires,
Vont crachant leurs pauvres poumons ;

Je songe à Ceux qui, sous la terre,
Dorment du sommeil de la mort
Dans le grand Charnier solitaire
Qui va de l'Alsace à Nieuport ;

A Ceux qui, loin de notre rive,
Dorment, « au fond », dans leurs vaisseaux,
Ou bien voguent, seuls, en dérive,
A travers l'infini des eaux ;

Et c'est pour que, sur chaque Tombe,
Sur chaque Oublié, sur chaque Mort,
Sur chaque Aveugle, aujourd'hui tombe
Comme un petit brin d'ajonc d'or,

Que — sur ma lyre armoricaine —
Je chante aussi de tout mon cœur
Ceuxlà qui furent à la Peine
...Et qui ne sont pas à l'Honneur !

Pont-Aven (Finistère),
le 14 juillet 1919.

Chansons extraites des “ Chants de Bataille et de Victoire ”, de Théodore BOTREL.

IMP. GARNIER ET Cie, SAINT-MAIXENT-L'ÉCOLE.